Anne-Catherine Nesa

L'estampe et l'habit

Miriam Ambattle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/811>

DOI : 10.4000/estampe.811

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 57-59

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Miriam Ambattle, « Anne-Catherine Nesa », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 245 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/811> ; DOI : 10.4000/estampe.811

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

ANNE-CATHERINE NESA L'ESTAMPE ET L'HABIT

Propos recueillis par Miriam Ambattle

Anne-Catherine Nesa est née en 1969 à Paris. Après un diplôme de peintre-décorateur à l'atelier Mikado à Paris, elle étudie au Painting Studio of Cambridge (près de Boston), puis à l'atelier de gravure de Jean Clerté à Paris et séjourne à la Casa Velázquez entre 2008 à 2010. Elle obtient entre autres le prix Pierre Cardin de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France et le prix Grav'x en 2003. Outre ses expositions personnelles (galerie W, Florean Museum, galerie Génivie), elle a participé à de nombreuses expositions collectives depuis 1998 en Europe et au Japon. En juin 2013, elle a publié un livre de bibliophilie intitulé *Immort'elles* au sujet des habits d'académiciennes.

Votre parcours est un peu atypique. Pouvez-vous nous en parler ? Comment avez-vous découvert la gravure ?

À dix-neuf ans, je suis partie étudier aux États-Unis dans un atelier de peinture pendant deux ans. À mon retour à Paris, j'ai immédiatement intégré les cours de gravure aux Arts décoratifs dans l'atelier de Jean Clerté. En entrant dans cet atelier, ce fut un grand déclic, l'odeur de l'encre, les tarlatanes... Ma connaissance de la gravure et des graveurs était alors très limitée. D'autre part, je me souviens de l'impact qu'ont eu sur moi les photographies réalisées par Brassai de graffitis gravés dans la pierre. J'ai voulu par ma démarche de création essayer de laisser une marque aussi indélébile. Dès lors, il fallait que je me consacre à la gravure. Plus tard, j'ai travaillé dans un atelier professionnel collectif danois puis à la Cité des Arts. Je me suis finalement installée dans mon atelier du XVIII^e arrondissement où je tire aujourd'hui encore mes gravures.

J'utilise aussi maintenant la peinture comme un sas de décompression, une sorte de récréation, qui me permet de me détacher de la gravure quand j'en ai besoin. Mais si la peinture m'inspire, elle reste pour moi un mode d'expression trop limité alors que mes recherches en gravure me permettent d'explorer une multitude de techniques différentes.

Nous retrouvons notamment cet esprit d'expérimentation de techniques de gravure dans votre série « Les Disparus ». En quoi cela est-il une étape importante dans votre parcours ?

Mon évolution en tant que graveur est marquée par des périodes consacrées à une seule technique. Ainsi, j'ai tout d'abord concentré mon travail sur l'aquatinte et d'autres acides. Je me suis ensuite intéressée au carborundum, puis finalement à la pointe sèche. Mon passage par la Casa Velázquez marque un tournant décisif dans ma vie et dans mon parcours. Pendant leur séjour, les artistes peuvent mener une recherche très intime et

L'atelier d'A.-C. Nesa.

personnelle que je qualifierais d'archéologique. Il m'a donc été permis d'y expérimenter sans pauses, sans distractions et d'y mener à terme des essais et des projets qui me tenaient à cœur. Je pense par exemple à un projet sur l'histoire des techniques photographiques, développé à partir d'une vieille photo retrouvée dans les rues de Madrid : j'ai photocopié la photo que j'ai ensuite gravée, puis imprimée sur support plastique en utilisant les dernières technologies disponibles. À la Casa, j'ai commencé à utiliser de nouveaux supports dans mes gravures, notamment l'impression sur tissu mais aussi l'ajout de fil de laiton, de tarlatane et d'assemblages divers autour de broderies. Cette recherche technique a abouti entre autres à la série « Les disparus », le travail final présenté à la Casa, dans laquelle j'explorais la thématique de l'objet trouvé, particulièrement le vêtement, à la manière d'un portrait anonyme.

Le « retour à la réalité » après un séjour à la Casa semble être une étape difficile pour un grand nombre d'artistes. Comment en revient-t-on ?

En revenant à Paris, j'ai compris que j'étais allée jusqu'au bout de mon inspiration sur le sujet de l'urbain et sur la matière à l'état brut. À ce moment précis, j'ai ressenti une très forte envie de créer un livre. En effet, j'ai été entourée de gens de lettres et d'écrivains à la Casa, dont Nelly Labère. Nous avons mené des collaborations pendant notre séjour et je voulais maintenant me consacrer à un projet concret. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à ébaucher le livre *Immort'elles*.

Dans ce livre, vous continuez à traiter du thème du vêtement même s'il s'agit maintenant de l'habit des académiciennes. Pourquoi ce choix ?

Effectivement, le thème du vêtement, du textile en général est très présent dans mes œuvres mais je voulais trouver un sujet encore plus pointu pour ce livre. J'avais d'abord pensé aux habits ecclésiastiques, puis aux uniformes d'écoles. Finalement, j'ai découvert un document audiovisuel de l'INA, montrant M. Lévi-Strauss en train d'essayer son habit d'académicien pour la première fois. Je me suis rendu compte alors qu'il s'agissait d'un sujet peu connu, entouré même d'un certain mystère. Je n'ai d'ailleurs trouvé aucune recherche antérieure sur les habits des académiciennes. Ce thème m'a permis également d'aller à la rencontre de femmes au sein d'une institution très masculine.

À la Casa Velázquez, j'avais pu rencontrer des académiciens, puisque ce sont eux qui sélectionnent chaque année les nouvelles œuvres qui entrent dans la collection de l'Académie. J'ai tout d'abord présenté ce projet à monsieur Louis-René Berge qui m'a permis de rencontrer madame Édith Canat de Chizy, compositeur et membre de l'Académie des beaux-arts. Par la suite, j'ai fait la connaissance de madame Brigitte Terziev, sculpteur et membre de l'Académie des beaux-arts, puis de madame Florence Delay, auteur dramatique, romancière et

Florence Delay, Brigitte Terziev, Dominique Meyer, Edith Canat de Chizy (intr. Nelly Labère), *Immort'elles*, Paris, 2013. 12 eaux-fortes d'A.-C. Nesa.

membre de l'Académie française et finalement, de madame Dominique Meyer, membre de l'Académie des sciences dans la section biologie humaine et sciences médicales. Elles sont devenues les protagonistes de mon livre.

Vous avez dressé un portrait de ces quatre académiciennes en leur posant trois questions sur leur « habit vert » : L'habit d'académicien, un habit d'homme ou de femme ? Prend-on l'habit ou est-ce l'habit qui nous prend ? L'habit fait-il le moine ? et avez composé trois gravures pour chacune d'entre elles. En quoi leur habit en particulier vous a-t-il intéressée ?

Le choix de l'habit, pour les femmes de l'Académie, est plus en accord avec leur personnalité puisque, contrairement aux hommes, il n'existe pas de transmission de l'habit entre académiciennes. Depuis 1981 et l'entrée de la première femme à l'Académie, Marguerite Yourcenar, l'habit des immortelles est ainsi une création à part entière et, pour chacune d'entre elles, une réinvention du costume traditionnel.

Tous les modèles sont différents, ils n'ont en commun que la couleur verte. Par exemple, l'un des habits objet du livre a été créé par Christian Lacroix qui a réinterprété à sa manière le costume traditionnel avec un col différent et des rubans en satin pour le féminiser. Dans le cas de madame Terziev, il s'agit d'un habit masculin plus ancien, ce qui est tout à fait exceptionnel, mais celui-ci a été remanié pour mieux épouser des formes féminines et orné de beaucoup plus de broderies. Il me fait penser à l'habit de lumière du toréro. Le costume de madame Canat de Chizy porte des broderies en forme de clef de sol.

Le livre est rythmé par les trois questions et les trois gravures qui correspondent à chaque académicienne. Pour chacune d'entre elles, j'ai créé deux gravures figuratives, l'une avec une vue d'ensemble de l'habit, l'autre portant sur un détail de celui-ci. La troisième gravure est plus abstraite et j'ai essayé d'y représenter l'immortalité tout en me rapportant à la discipline de chaque académicienne. Cette dernière gravure est bien sûr celle qui m'a demandé le plus de réflexion car elle devait correspondre à une forte symbolique de l'infini. J'ai ainsi choisi une spirale de l'écriture pour madame Delay, les ondes sans fin tel un écho de la musique pour madame Canat de Chizy, la multitude de cellules sanguines pour madame Meyer et le labyrinthe de la vie grouillante de la matière pour la sculpture de madame Terziev.

Pour la présentation du livre, j'ai également voulu un coffret sobre, mais avec un aspect contemporain, orné d'une typographie d'une couleur verte, très tonique, qui rappelle bien sûr la teinte de l'habit académique.

Après la présentation de l'ouvrage à l'Académie, je me suis rendu compte du fait qu'il avait permis de réunir trois Académies et des personnalités qui ne se rencontrent pas forcément.

Quels sont vos projets ? Avez-vous l'intention de refaire un livre de bibliophilie ?

Le sujet de ma gravure est le textile en lui-même, son tissage, son maillage...

J'espère aussi pouvoir retravailler sur un livre de bibliophilie très bientôt mais je n'ai pas encore un sujet assez inédit et précis en tête.